

Une compagnie offre de construire la tour de M. Judson, pour la modeste somme de 12,500,000 francs qui, pense-t-on, serait bientôt couverte par le prix des ascensions fixées à un dollar (5 francs). La nouvelle tour posséderait, en effet, une capacité de transports dont les ascenseurs de la tour Eiffel ne sauraient donner une idée.

Deux routes hélicoïdales, indépendantes et superposées, s'élèveraient de la base, jusqu'au sommet avec une largeur variant de 22 mètres à la base à 15 mètres au sommet. Chacune ferait dix-sept circuits complets, et aurait une longueur développée de six kilomètres, avec une pente moyenne de 8 pour 100.

L'une des voies serait livrée aux véhicules de toutes sortes, et on pourrait arriver jusqu'au sommet dans sa propre voiture; l'autre serait réservée à une double ligne de tramways du système Judson, portant chacun soixante voyageurs et partant toutes les demi-minutes.

La tour aurait 128 mètres de diamètre à la base, son noyau central, cylindrique, en aurait 84 et serait divisé dans sa hauteur par dix planchers circulaires, dont l'emploi n'est pas encore indiqué. On propose d'y établir d'immenses hôtels populaires.

Voici encore un autre modèle proposé par M. Grat Hinsdale, ingénieur des États-Unis. Nous en trouvons la description dans le *Génie Civil* :

« L'auteur du projet en question émet l'idée originale, à coup sûr, sinon très pratique, de grouper tous les bâtiments de l'Exposition future d'une manière symétrique autour d'un énorme pylône métallique, relié au sol par des arcatures au nombre de quatre. Le premier affecterait la forme



Le major Panitza, (Voir texte p. 118.)

Accusé de complot contre le prince Ferdinand de Bulgarie.

octogonale et mesurerait, de la base au dôme supérieur, une hauteur de 400 mètres environ; les arcatures extérieures viendraient s'y souder à 330 mètres au dessus du sol, et lui seraient encore reliées par d'autres à 150 mètres, ces dernières devant porter un immense plancher analogue à celui du premier étage de la tour Eiffel, et destiné aux mêmes usages, concerts, restaurants, exhibitions de toute sorte, etc. Ce plancher serait assez vaste pour recevoir et laisser circuler tous les visiteurs d'une même journée, soit 300,000.

Les pieds des arcatures principales se trouveraient sur une circonférence de 760 mètres de diamètre, et c'est entre leurs retombées que seraient établis les bâtiments de l'Exposition. Des ascenseurs, au nombre de quatre par arcature, deux pour la montée et deux pour la descente, conduiraient les visiteurs du sol à la plateforme supérieure : la traction s'opérerait par un système funiculaire, avec voitures suspendues à des galets roulants sur une voie supérieure. De la plateforme, seize autres ascenseurs amèneraient le public jusqu'au dôme. On y accéderait également par six ascenseurs partant du plancher situé à 150 mètres, au droit de chacune des arcades basses; enfin, vingt autres ascenseurs fonctionneraient dans l'intérieur même du pylône centrale, depuis sa base jusqu'à son sommet. Le coût d'établissement s'élèverait à 50 millions de francs. »

Le coût excessif de cette construction suffirait sans doute à la condamner; mais à cette argument il s'en ajoutent tant d'autres, qu'il est inutile d'insister sur un projet destiné à tomber dans l'oubli.

(Cosmos.)



L'abolition de l'esclavage à Tadjourah.

(Voir texte p. 118.)

NE. 2009, 01. 593

LA DOT D'IRÈNE

Par Charles DESLYS

— SUITE —

Les deux femmes gardèrent un instant le silence. Elles songeaient à l'absent, mais sans que leurs doigts se ralentissent.

— J'ai froid! reprit Irène, et jusque dans l'âme! Ne parlais-tu pas de pressentiments?... Celui d'un malheur vient de me traverser l'esprit... Écoute!... N'est-ce pas une porte qu'on a refermée en bas?

— Non, dit Suzanne, c'est le vent du matin qui gémît dans les arbres.

Brian aboya.

— Quelqu'un passe dans le chemin! répondit l'institutrice à la muette interrogation de sa compagne, qui, de nouveau, avait tressailli. Tu vois, plus rien!

Effectivement, déjà le chien se taisait. Nous savons pourquoi.

— Assez de travail! poursuivit Suzanne. Tu me parais souffrante, mon enfant... Il faut te reposer, dormir.

— Pas encore! refusa la jeune fille; les nuits maintenant sont si courtes! Je veux terminer ce dessin. C'est l'affaire d'un quart d'heure.

Suzanne alla chercher une pelisse et la drapa sur les épaules frissonnantes d'Irène.

— Merci, continua celle-ci. Nous serons bientôt au courant, d'ailleurs, et voici l'été... On dépense moins... Peut-être surviendra-t-il quelque chose d'heureux... L'étoile des Navailles, comme dit grand-père!

Puis, se remettant à l'ouvrage avec une activité fiévreuse :

— Pauvre grand-père! poursuivait-elle d'une voix attendrie; s'il se doutait... Mais non... Nos petites finances se sont rétablies, et il n'aura rien su, rien soupçonné... Il est tranquille, il est heureux.

Et la jeune fille souriait à cette pensée, qui lui redonnait du courage.

Tout à coup la porte s'ouvrit et le marquis parut sur le seuil.

Irène et Suzanne restèrent interdites. Elles s'attendaient si peu à cette surprise! Leur stupeur fut telle que ni l'une ni l'autre ne songea à dissimuler le carreau de dentellière qu'elles avaient sur leurs genoux.

Le vieillard n'était pas moins étonné. Une lueur soudaine se fit dans son esprit.

— Ah! s'écria-t-il douloureusement, voilà donc le secret de ta fatigue et de ta pâleur! Tu travailles toutes les nuits...

— Mais c'est pour moi! voulut-elle l'interrompre en s'élançant vers lui.

— Non! non! poursuivait-il, car tu ne te serais pas cachée, car ce serait devant tous et le jour... Oh! je comprends tout, maintenant... Mille circonstances, tes conseils d'économie... Nous sommes plus pauvres encore que je ne le pensais... C'est pour me faire vivre!...

Et comme Irène cherchait à nier encore :

— Suzanne, demanda-t-il en se tournant vers l'institutrice, Suzanne, vous n'avez jamais menti... Je vous adjure de me dire la vérité.

— Eh bien! oui, répondit-elle, mais personne ne doit ici rougir... il y avait un peu de gêne dans la maison. Irène a eu cette inspiration généreuse, et j'ai cru devoir la seconder... Oui, nous faisons de la dentelle et nous la vendons. Personne n'en sait rien.

Irène s'efforçait maintenant de sourire.

— Et voici mon budget remis en équilibre, dit-elle, c'est fini!

En même temps, elle embrassait le vieillard.

Il était accablé, désespéré.

— De l'argent! s'écria-t-il d'une voix entrecoupée par des sanglots, c'était pour gagner de l'argent! Une Navailles!... et moi qui le gaspillais, malgré ses remontrances et ses prières!... Ah! ma pauvre Irène! je ne me le pardonnerai jamais!...

Il venait de tomber dans un fauteuil. Suzanne s'évertuait à le calmer, Irène le couvrait de caresses, mais il restait sourd à toutes leurs paroles; il pleurait comme un enfant.

— Grand-père, dit-elle enfin, puisque je te jure que je ne recommencerai plus, là! vraie parole de Navailles. Veux-tu que je brise ce carreau?... dis, le veux-tu?

— Non, répondit-il, en recouvrant aussitôt sa sérénité, sa fierté. Non, car c'est ton titre de gloire, et qui vaut tous les autres!... On le placera parmi les épées de bataille que nous ont léguées nos ancêtres. Toi aussi tu as combattu, bravement combattu! La misère est une ennemie. Ces fuseaux, c'étaient tes armes, ce carreau ton bouclier. Je veux en faire des reliques et toujours les avoir devant les yeux pour me souvenir, pour être plus sage. Ah! mon enfant, ma chère enfant, tout le vieil honneur de la fa-

La célébrité dont jouit depuis longtemps la *Pâte Regnaud* est due à ses propriétés remarquables pour la guérison des rhumes, catarrhes, coqueluches, asthmes, enrouements et affections de poitrine. Ces propriétés ont été hautement signalées dans plusieurs journaux de médecine et notamment dans la *Gazette de santé* et la *Gazette des Hôpitaux*. (93)

EAU d'HOUBIGANT RECOMMANDÉE POUR LA TOILETTE

Dépôt de la **Manufacture royale de Tapis de Tournai**, 10, rue Sainte-Gudule, Bruxelles. Spécialité de tapis en tous genres. (104)

Bouillon concentré KEMMERICH fournit instantanément un consommé excellent. 2 cuillerées dans 1 tasse d'eau bouillante.

N'écrivez que sur **Papier Royal Lion**. (90)

La Papaya Peptone Cibils, produite sans acide, minéraux, est la plus riche et la plus naturelle. Elle guérit les estomacs les plus affaiblis. (89)

Dentiste. Torrès, 61, rue du Congrès. Consultations de 10 à 5 heures pour toutes opérations. Pose de dents anglaises et américaines, reconnues les plus solides. (43)

POSE DE DENTS anglaises et américaines, par M. Vander Elst et sa dame, dentistes, rue de Namur, 9, Bruxelles. (96)

NOS GRAVURES

La conférence antiesclavagiste.

La conférence antiesclavagiste réunie à Bruxelles est un gros événement, dont on s'occupe plus à l'étranger qu'à Bruxelles. Les hommes qui y représentent les diverses puissances signataires de la conférence africaine de Berlin sont des hommes de talent, d'expérience; quelques-uns sont très considérés par la science, par les voyages.

Nous donnons leurs portraits. Qu'on veuille bien y songer : presque tous ont rendu de grands services ou joueront dans l'histoire contemporaine un rôle important.

La maison centrale de Clairvaux

L'internement du duc d'Orléans à Clairvaux appelle l'attention sur cette maison centrale installée à la place de l'ancienne abbaye fondée par saint Bernard. Elle est située sur la ligne de Belford.

Ainsi qu'il est facile d'en juger par les vues que nous en donnons, elle présente un développement considérable de bâtiments énormes. Une population de 2500 à 3000 personnes l'occupe constamment sur laquelle 1700 détenus hommes en moyenne et 600 femmes.

Au fond de cette véritable ville, entourée de grands murs, à gauche de notre gravure représentant la vue d'ensemble, se trouve l'infirmerie, où furent enfermés M. Emile Gautier, le prince Kropotkine, MM. Jules Roche Duc-Quercy, et d'autres condamnés de même nature. Les cellules avaient été transformées en un appartement à l'usage de l'inspecteur des prisons au moment de ses tournées; on vient de les rendre à leur destination pour le duc d'Orléans. L'ameublement est simple mais suffisant, et puis il y a le jardin qui, à lui seul, constituera une distraction réelle et essentiellement hygiénique.

Sur la vue d'ensemble, les bâtiments affectés aux détenus sont les plus rapprochés de l'infirmerie. En continuant à regarder de gauche à droite, se trouve la cour d'honneur dont nous donnons aussi une gravure, et enfin les bâtiments du greffe où l'on accède après avoir passé sous le porche élevé qui regarde l'entrée banale de la maison, celle jusqu'à laquelle le public peut pénétrer après avoir franchi la grille d'entrée, traversé les jardins que l'on voit à droite.

Tout à droite, la statue de saint Bernard se dresse, dominant toute la masse de son ancienne abbaye.

Devant les dortoirs une cour est spécialement affectée aux manipulations importantes que comporte une exploitation aussi colossale, comprenant des emballages, des charrois de marchandises et des vivres, et les allées et venues des jardiniers et des hommes employés aux travaux extérieurs de toute sorte, nettoyage, entretien, labours, etc., etc.

A part cela les condamnés se livrent aux industries de la corderie, de la peausserie, de la lingerie, ils fabriquent des lainages, travaillent la nacre selon la nécessité des commandes.

Ajoutons un trait caractéristique qui nous a été fourni par un détenu politique. La plupart des condamnés de droit commun s'attachent à leur prison et ne demandent qu'à retrouver leur emploi favori en y revenant.

Le major Panitza

plus remuants de la presqu'île balkanique. Personne ne sait son âge, mais il ne doit pas se trouver très loin de la quarantaine. Avant la guerre turco-russe de 1877, il était chef de bandes — ne pas lire chef de brigands — il faisait du pillage politique, c'est-à-dire qu'il mettait scrupuleusement au pillage les maisons appartenant à des Turcs et respectait plus scrupuleusement encore les maisons des Bulgares. Il fit tant que lorsque les Russes déclarèrent la guerre à la Turquie, on le nomma chef de la légion bulgare. Il fit avec ses hommes de véritables prodiges de valeur. Puis, la guerre finie, il entra dans l'armée régulière de la Bulgarie, avec le grade de major.

Le prince de Battenberg l'avait pris en affection : il lui permettait de se mal conduire, d'allumer des allumettes sous le nez des généraux étrangers et de boire plus que de raison. Le major Panitza n'était pas un ami, pas un confident; il était l'amuseur de la petite cour d'Alexandre de Battenberg. Quand Ferdinand de Cobourg arriva tout changea : le major s'étant permis un jour de tirer la langue devant le prince, le prince le mit pour quinze jours aux arrêts. De ce jour, c'en était fait de Panitza. Il se crut homme politique, puisqu'on le persécutait. Il n'eut pas de peine à trouver des mécontents à Sofia. Plus un pays est petit, plus il y a de mécontents. Conspirait-il véritablement? M. Stambouloff l'affirme, mais tous ceux qui connaissent Panitza disent qu'il en est incapable. Toujours est-il qu'on l'arrêta, qu'on le mit en prison et qu'on parla même de le fusiller. Pour le moment, on ne l'a pas encore fait. Mais tout est possible en Bulgarie.

En tout cas, le major Panitza était un type qu'il était bon de noter au passage.

L'abolition de l'esclavage à Tadjourah

Maintenant que la question de l'esclavage est à l'ordre du jour, sa disparition complète du continent africain ne se fera pas trop attendre. L'*Illustration* de Paris reçoit à ce sujet, de Tadjourah, des documents que nous sommes heureux de publier; ils montrent que la France n'a pas attendu la réunion de la conférence de Bruxelles pour travailler de son côté à l'abolition de cet abominable héritage des temps barbares.

Tadjourah, distant de 26 milles dans le sud-ouest de la colonie française d'Obock, est le point terminus d'une des trois routes suivies par les caravanes qui, des plateaux d'Abyssinie, descendent vers les bords du golfe d'Aden. Situé au fond d'une baie profonde, semée de récifs et mal abritée contre les brises du large, le port de Tadjourah, autrefois peu ou point visité par les bateaux de guerre, devint, pour ce motif, un marché d'esclaves renommé sur toute la côte orientale d'Afrique. Chaque année 10 ou 15 mille jeunes enfants galla y étaient amenés en caravanes, vendus aux marchands arabes du Danakil, et de là, exportés par mer sur la côte d'Arabie, à Hodéidah, Djédah, Moka, etc.

En 1884, le sultan actuel, Hamed-ben-Mohamed, sollicita et obtint pour ses états le protectorat de la France. De ce jour, l'esclavage fut officiellement aboli dans le sultanat. Traqués, visités sans cesse par les avisos de la station d'Obock, les *boutres* arabes durent renoncer à venir s'approvisionner à Tadjourah. Privés de leur principal revenu, les marchands ne tardèrent pas cependant à recommencer clandestinement leur affreux commerce. En choisissant la voie de terre, les caravanes d'esclaves échappaient à toute surveillance et nos malheureux négrillons furent obligés désormais d'escalader le massif montagneux qui borde à l'occident le territoire d'Obock pour arriver, mourants de fatigue et de misère, à Rahéita petit port de la mer Rouge.

Depuis longtemps, le gouverneur d'Obock se préoccupait d'empêcher la traite dans le sultanat de Tadjourah et dans les autres tribus Danakil; mais, les résistances étaient grandes de la part de ces populations, dont un si grand intérêt était en jeu. Toutefois, grâce à l'autorité dont jouit parmi les populations indigènes, à la haute influence qu'il a su acquérir sur les chefs danakil, M. le gouverneur Lagarde put, à force de patience et de «*khalam*» (convincances), mener à bien cette œuvre humanitaire, et ce pacifiquement. M. l'administrateur colonial, L. Henry, envoyé, en octobre dernier, auprès du sultan de Tadjourah, posa les bases d'un traité par lequel l'esclavage était supprimé dans le sultanat et parmi les autres tribus danakil la traite abolie, par ce fait, que tout esclave amené dans le pays devenait libre. Les chefs exercent eux-mêmes la surveillance sur leurs territoires respectifs et les peines les plus sévères sont infligées à tout individu qui osera encore faire la traite. D'ailleurs, les marchands indemnisés renoncèrent à leur commerce et tournèrent déjà leur activité vers les industries plus honnêtes. Signé, le 29 octobre 1889, par le sultan et les chefs influents du pays.